

# LA LIBERTÉ

ORGANE OUVRIER, PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS-VILLE:  
Trois mois \$ 0.60  
CASILLA CORREO 759

Communications, Correspondance et Abonnements:  
CASILLA CORREO N° 759

ABONNEMENTS-PROVINCE:  
Trois mois \$ 0.80  
CASILLA CORREO 759

BUENOS AIRES, 1<sup>er</sup> Avril 1894.

## Question d'Écus

En ont-ils noirci du papier, les foliulaires multicolores, pour flétrir les actes de violence de quelques hardis compagnons! Toutes les notes du clavier humain ont retenti. Ces messieurs de la grande et petite presse se sont payé une véritable orgie déclamatoire; ils ont pincé la guitare de la pitié, raclé le violon de l'indignation, embouché la trompette de la calomnie. Assassins, voleurs, bêtes féroces, fous furieux, lâches, gredins, imbéciles, idiots, crétins, etc., etc., telles sont les aimables appellations décernées aux anarchistes par les braves plumitifs à la solde des exploités; et tout cela, pour quelques peaux de bourgeois endommagées. En vérité, cela n'en vaut pas la peine, et jamais le proverbial *Much ado, about nothing*, de Shakspeare, ne fut mieux représenté que l'insipide comédie que jouent les écrivains bourgeois.

Voyons, que diable! qu'est-ce donc que ces quelques victimes des explosions, mises en regard de celles que font la faim, le grison ou les Lebel à répétition? Si le respect de la vie humaine, violé par les anarchistes, est seul à vous inspirer les nobles sentiments dont vous vous parez, d'où vient que votre indignation, si virulente aujourd'hui, restait muette devant les massacres de la Semaine de Mai? pourquoi était-elle si tiède, pour la récente fusillade de Fourmies? pourquoi n'éclate-t-elle pas, quand la rapacité des capitalistes provoque l'ensevelissement de quelques centaines de mineurs? Que fait-elle, votre indignation, quand elle apprend que, dans le seul pays de Fran-

ce, quatre-vingt-dix mille personnes meurent chaque année faute d'aliments?

La vie de ceux-ci est-elle donc moins sacrée que celle de ceux-là?

Pourquoi tout ce bruit pour une vingtaine de morts, et ce sépulcral silence pour ces milliers de cadavres?

Est-ce parce que les uns étaient riches et les autres gueux? Mais, alors, ce n'est pas des existences que vous défendez, ce sont des coffres-forts, qui, devaient, quelques fois, s'ouvrir devant vous.

Vous faites un crime aux anarchistes de frapper indistinctement sur des innocents ou des coupables, vous jetez feu et flammes parce que la mitraille des bombes a tué et blessé des femmes; voudriez-vous, par hasard, que ceux qui ont recours aux moyens extrêmes avisent, par voie d'affiches, du lieu et de l'heure où ils opéreront pour que les femmes restent chez elles? Sûrement, ceux que le désespoir conduit à ces extrémités terribles, préféreraient n'atteindre que les auteurs directs de leur infortune, mais, cela leur est-il possible?

Quand une armée assiégeante lance obus et boulets sur une ville, s'occupe-t-elle s'ils tomberont sur les défenseurs ou sur des vieillards, des femmes et des enfants?

Lorsque l'armée de Versailles bombardait Paris, ses chefs ignoraient-ils qu'il renfermait autre chose que des communards?

Quand, à Fourmies, les Lebel firent merveille, n'y eut-il pas des poitrines de femmes et d'enfants trouées?

Quand la cavalerie charge une manifestation, s'occupe-t-elle si, dans la foule, des femmes et des enfants n'ayant commis que le *délit* de curiosité, seront piétinés, écrasés?

Nullement; on bombarde, on fusille, on écrase au hasard, et vous trouvez

cela très bien. Loin de vous indigner, vous chantez les louanges des bombardeurs, des fusilleurs, des écraseurs; vous vantez leur courage, qui se limite à tuer et écraser sans aucun risque.

A ces tueurs là vous tressez des couronnes et dressez des arcs de triomphe! Pour les autres, vous forgez des chaînes et dressez la guillotine!

D'où vient cette différence de jugement pour des actes qui ne diffèrent que par le nombre de victimes qu'ils font?

Uniquement parce que le respect de la vie humaine est fort étranger à vos déclamations. Ce qui provoque votre épiléptique indignation n'a rien de commun avec l'humanité, c'est une vulgaire question d'écus.

## LES EQUILIBRES

La revue qui paraît sous le nom de « El Pabellon Argentino » consacré plusieurs colonnes au panégyrique du richissime industriel A. Prat. Naturellement, le fabricant de drap-tinturier possède toutes les qualités: Intelligence, honnêteté, activité, générosité, etc., lui ont été généreusement dévolues par dame nature; sa fortune est le légitime fruit de son travail. S'il est arrivé en sabots et qu'il roule en carrosse, c'est grâce à son labeur, et les millions qu'il possède il les a extraits de sa sueur, pour le rédacteur tarifaire cela ne fait pas l'ombre d'un doute, mais pour nous, les grincheux, ce n'est pas absolument la même chose. Nous croyons bien volontiers que M. Prat a travaillé beaucoup, nous n'hésitons pas à reconnaître toutes les qualités énoncées, ce qui ne nous empêche pas d'être convaincus que la fortune de M. Prat n'est pas seulement son œuvre personnelle, et que de nombreux collaborateurs y ont quelques droits; nous irons même jusqu'à affirmer qu'une grande partie de cette fortune n'est autre chose que du travail non payé.



Nous n'entendons pas par là que M. Prat n'ait pas rempli ses engagements, qu'il ait oublié les paies de chaque fin de mois, loin de là; seulement nous croyons que les salaires n'ont jamais représenté la totalité du travail fourni.

La grève qui s'est déclarée dernièrement dans son usine, nous a révélé un Prat qui ne ressemble pas énormément au portrait que nous en a fait le rédacteur de « El Pabellon Argentino ». Si, en effet, l'industriel apporte un soin constant au développement de ses affaires, il paraît oublier complètement ses humbles collaborateurs. Il a plus de souci d'accroître sa fortune que le bien-être de ses ouvriers.

Les réclamations des grévistes étaient bien modestes, ce qui n'a pas empêché M. Prat de les rejeter comme inacceptables. Lui, qui trouve tout naturel des bénéfices nets de 300.000 piastres, considère qu'un ouvrier doit s'estimer satisfait de gagner 600 piastres par an en travaillant douze heures par jours. Si M. Prat, en admettant qu'il soit trois fois plus intelligent, qu'il ait travaillé trois fois plus que ne le font ses salariés n'avait reçu que trois fois le salaire que reçoivent ses ouvriers, c'est-à-dire 18.000 piastres par année, il est peu probable que ses économies attendraient le chiffre de la fortune qu'il possède. Quelle que soit la valeur que l'on prête à M. Prat, on ne réussira pas à nous convaincre qu'il le égale les bénéfices réalisés, les 100 ouvriers qu'il emploie réalisant ensemble au moins autant d'intelligence que M. Prat tout seul et fournissent au moins autant de travail que lui. Ce qui n'empêche pas que les bénéfices annuels du patron soient encore deux fois supérieurs à la somme totale payée pour les salaires annuels de ses 200 ouvriers.

Les ouvriers de la maison Prat gagnent une moyenne de 50 piastres par mois; ce chiffre dérisoire est plutôt grossi que diminué, les livres de caisse le prouveraient si on les consultait. Deux cents ouvriers à peu près sont occupés, ce qui porte le chiffre total des salaires annuels à 120.000 piastres; soyons généreux et portons la somme à 150.000.

Quelques employés reçoivent, en plus de leurs appointements, 5 % sur les bénéfices réalisés. Or, savez-vous, camarades qui gagnez 600 piastres par an, combien ont reçu les dits intéressés? Environ 15.000 piastres, ce qui suppose un bénéfice de 300.000 piastres pour le patron.

Les chiffres ont leur éloquence particulière et ceux que nous avons donné disent clairement qu'il est monstrueux qu'un seul individu reçoive à lui tout seul deux fois autant que deux cents autres réunis.

A ceux qui nous parleront de l'intelligence, du génie, si vous voulez, de cet individu, nous répondrons que cela ne saurait justifier une pareille différence. Il y a là une injustice criante, une immoralité odieuse qui doit cesser. Toutes les raisons que l'on pourra invoquer pour expliquer cette spoliation sont nulles. Le patron n'a qu'un cerveau, qu'un estomac, que deux bras, il n'a aucun droit de prétendre retirer pour lui seul le double de ce que reçoivent deux

cents autres hommes ensemble, qui ont les mêmes besoins et fournissent la même somme de travail individuellement.

Que M. Prat travailla beaucoup et qu'il ait travaillé encore davantage, c'est possible; que son travail lui permette de satisfaire à tous ses besoins, rien de plus juste, de plus équitable. Mais ce qui est odieux, inique, c'est que ceux qu'il emploie, qui se dépensent autant que lui, ne trouvent pour toute récompense que la misère et les privations.

Cela peut paraître juste aux partisans de l'exploitation de l'homme par l'homme, aux adorateurs du veau d'or. Mais nous, qui faisons consister la morale dans le bien-être de tous, nous trouvons cela abominable et crions bien haut qu'une organisation sociale qui permet de telles iniquités est une organisation maudite que le prolétariat doit se hâter de détruire. Nous ne voulons pas que la masse puisse écraser l'individu, mais ce que nous voulons encore moins, c'est que l'individu puisse écraser, affamer la masse. On nous dit que M. Prat ne chiffre pas des autres patrons; c'est bien là notre opinion, et si nous avons cité cet industriel, ce n'est nullement par haine personnelle contre lui que nous ne connaissons même pas. Notre haine et notre propagande ne visent pas les individus, mais les institutions qui permettent de pareilles injustices.

## MOUVEMENT SOCIAL

Les peuples ne vivent pas de gloire. Malgré les lauriers conquis par le trop célèbre Martinez Campos, les Espagnols ne sont pas contents. A tous ces rayonnements glorieux, ils préféreraient du pain. C'est du moins ce que viennent de dire clairement les ouvriers sans travail de Sanlúcar.

Cette légion de meurtres de faim vient, en effet, de se livrer à ce que nos bons journalistes appellent des excès de sauvagerie. Poussés par la faim, ils ont donné assaut aux boulangeries et épicerie qu'ils ont pillées. Tout naturellement, le gouvernement, pour porter remède à cette désastreuse situation, n'a trouvé rien de mieux que d'expédier sur les lieux quelques bataillons bien munitionnés de cartouches pour protéger la propriété.

Resté à savoir si la mesure adoptée calmera la faim des malheureux sans travail.

\*\*\*

Pendant que les ventres creux tentent d'arracher, par la force, un morceau de pain aux exploiters, nos bons socialistes scientifiques d'Autriche saisissent leur salive à pérorer dans un Congrès. La grève générale était à l'ordre du jour; la majorité des délégués penchait pour son adoption, mais les princes de la nouvelle Eglise légale représentés par cette vieille canaille de Bebel, ont réussi à détourner ce courant d'opinion dangereux pour leur dictature. On ne s'occupera pas de la grève générale; en revanche, on battra la grosse caisse pour l'obtention du suffrage universel. Les ouvriers autri-

chiens viennent encore de se laisser rouler par les prétendus socialistes qui n'ont d'autre but que continuer, sous une autre forme, l'exploitation économique et politique du prolétariat.

\*\*\*

La France républicaine continue d'arriver bonne première dans la chasse aux révolutionnaires. Les petits fils de ceux qui firent la grande Révolution ont à cœur de se faire pardonner par les potentats leur origine et leur étiquette. Les prisons regorgent d'anarchistes et, chaque jour, les arrestations continuent. A un acte arbitraire succède un arbitraire plus odieux. Jean Grave, l'auteur d'un livre « La Société mourante et l'Anarchie », vient d'être condamné pour ce fait à deux ans de prison. Et il y avait un an que ce livre, hautement estimé et admiré par tous les littérateurs et philosophes dignes de ce nom, se vendait chez tous les libraires de Paris.

Il est temps, décidément, que la Révolution Sociale vienne donner son coup de bala à ces écuries auprès desquelles celles d'Augias étaient d'une propreté hollandaise.

\*\*\*

Pendant la deuxième quinzaine de février, il y a eu, à Paris :

1 mort de faim;  
10 accidents de travail;  
15 entrées à la Morgue;  
76 suicides.

Et la liste noire des victimes du capitalisme continue.

\*\*\*

En 1893, 66902 personnes ont été, en France, condamnées au délit.

Belle occasion, pour les Lombroso, de nous initier sur les causes qui ont amené tous ces misérables à concher dans la rue ou à crever de faim devant les vitrines et les tables bien garnies des restaurants et des rotisseries.

La collection, sûrement, ne peut être ni plus variée ni plus complète.

Il doit y avoir là de fort curieuses études à faire au point de vue criminel. Espérons que nous serons fixés avant peu.

## Tous bandits et assassins

Les anarchistes! mais ce sont tous des bandits et des assassins! s'écrient avec fureur ceux qui s'opposent de toutes leurs forces à la régénération sociale.

Il faudrait pourtant nous entendre. Si vous nommez ainsi ceux qui veulent que tous les hommes soient égaux, c'est-à-dire possèdent tous les mêmes droits et, par conséquent, puissent tous disposer de la fortune sociale dans la mesure de leurs besoins ou de leur capacité de saine et logique assimilation; si vous appelez assassins ceux qui veulent empêcher l'exploitation de l'homme par l'homme et qui prétendent rendre à l'industrie et à l'agriculture ces millions de parasites qui vivent du travail

des prolétaires; ceux qui veulent supprimer la guerre et les frontières pour établir à leur place la fraternité universelle; ceux qui veulent rendre impossible la prostitution, le vol et le crime; ceux qui veulent la nourriture du corps et de l'esprit pour tous, le bon être pour tous les hommes qui peinent la terre; ceux qui ne veulent plus de la tyrannie sous quelque forme qu'elle se présente et réclament, au contraire, la justice et la liberté pour tous... Si c'est ceux-là que vous appelez des bandits et des assassins, nous serions hautement ce double titre, et nous nous faisons gloire d'appartenir à cette catégorie d'hommes de cœur qui ne reculent pas devant la mort pour atteindre cet idéal sublime que vous, les bourgeois honnêtes, poursuivez de votre haine féroce.

Bandits et assassins étaient vos ancêtres à la veille de 1789, lorsqu'ils parlaient de renverser la noblesse, dont vous avez pris la place et les privilèges! Bandits et assassins, ces paysans qui parcouraient les campagnes la torche à la main, brûlant les châteaux et les récoltes des seigneurs, s'emparant des champs pour les mettre en labour et pendant haut et court leurs nobles maîtres de la veille! Bandits et assassins, tous ces héros qui se soulevèrent contre le roi, prirent la Bastille d'assaut, et chassèrent leurs exploiters! Ce furent ces bandits aussi qui, nu-pieds, sans pain, sans feu, en haillons, ont fourni quatorze armées et fait trembler l'Europe entière; ce sont ceux qui vous ont fait libres, d'esclaves que vous étiez!

Oui, ces hommes de cœur étaient des assassins, puisqu'ils ont tué un passé ignoble en supprimant ses représentants les plus réactionnaires; et cependant, sans eux, sans leur courage, sans leur abnégation, sans tout le sang qu'ils ont versé où seriez-vous?

Pourquoi, à cha que 14 Juillet, allez-vous chanter la gloire de ces héros, puisque, comme nous, c'étaient des assassins et que vous les reniez en nous persécutant, nous qui voulons achever leur œuvre?

La seule différence entre eux et nous, c'est qu'ils appartiennent au passé, tandis que nous appartenons à l'avenir. Notre rôle est le même que le leur, à cent ans d'intervalle, et, comme eux, nous triompherons de tous les obstacles, nous renverserons hommes et choses qui s'opposent à la réalisation de ce grand rêve de liberté qui hante les cerveaux depuis tant de siècles.

Mais, cette fois, instruits des erreurs du passé, nous ne permettrons pas que la Révolution soit escamotée au profit de quelques-uns, car le régime nouveau qui sortira de cet œuf colossal qu'on appelle la Révolution Sociale, sera, en dépit de nos ennemis, le *Communisme-Anarchiste*!

## TRIBUNE LIBRE

Nous recevons les lignes suivantes :

Tout le monde sait, par cœur, que M. Liédan mange, tous les matins, un anarchiste à son déjeuner et qu'il en aban-

donne, généreusement, les reliqs à ses abonnés.

M. Liédan, qui ne manque jamais une occasion, si petite qu'elle soit, de déchirer à belles dents les anarchistes, nous affirme qu'un certain docteur, nommé Lombroso, vient de découvrir, à la suite d'analyses profondes, que tous les crèves-de-faim anarchistes sont des fanatiques, des hystériques ou des névropathes dignes de Charéton plutôt que de la machine de ce bon M. Deibler. Selon le Dr. Lombroso, tous les émules de Vaillant ne peuvent supporter le regard d'une personne nerveuse sans tomber en extase ou sans ronfler, ensuite, comme de véritables toupies allemandes!

O prodige de la science!

Moi qui me demande, depuis fort longtemps, ce que peut bien être un anarchiste, me voilà désormais fixé sur le classement que je dois lui donner.

Si j'en crois ce célèbre docteur, et je suis complètement de son avis, la suppression des anarchistes est entièrement inutile, car la vue des châtements terribles qu'on leur inflige, au lieu de refroidir leur encéphale en ébullition, ne fait, au contraire, que rendre plus grand leur délire!

Voilà pour l'exemple!

Le docteur Lombroso ne veut plus de bourreaux. Que va devenir cet intéressant M. Deibler?

Mais, si je suis d'accord sur ce point avec M. Lombroso, il me permettra de lui dire que, là où il ne voit que des hystériques, moi je n'y vois absolument que des désespérés qui, las de souffrir mille maux immérités, préfèrent qu'on leur coupe le cou, tout de suite, que d'être étranés, lentement, par les mains de fer de leurs dominateurs.

« Les bombes ne sont que de la misère comprimée », a dit, je crois, François Coppée.

« Le peuple a faim, le peuple a froid. La misère le pousse au crime ou au vice, selon le sexe. Ayez pitié du peuple, à qui le baigne prend ses fils, et le lupanar ses filles. Vous avez trop de forçats, vous avez trop de prostituées! »

Savez-vous qui disait cela, M. Liédan? C'est Victor Hugo, qui, je crois, vous vallait bien.

T. Rusmo, empailleur.

## A MON FRERE

LE PAYSAN

PAR ELISÉE RECLUS

(Suite. — 2)

Qu'arrive le jour des semailles, il se retirera le grain de la bouche pour le jeter dans le sillon. Dans son désespoir, l'âpre foi lui reste: il sacrifie une partie de la pauvre moisson, si nécessaire, dans la confiance qu'après le rude hiver, l'insidieux et traître printemps, après le brûlant été, le blé renaitra pourtant, pour doubler, tripler la semence, la décupler peut-être. Quel amour intense il ressent pour cette terre, qui le fait tant peiner par le travail, tant souffrir dans ses craintes et ses déceptions, tant exulter de joie

quand les tiges ondulent à pleins épis! Aucun amour n'est plus fort que celui du paysan pour le sol qu'il défonce et qu'il enseme, duquel il est né et dans lequel il retournera! Et pourtant, que d'ennemis l'entourent et lui envient la possession de cette terre qu'il adore. Le percepteur d'impôts taxe sa charrue et lui prend son bié; le marchand en saisit une autre part; le caemin de fer le fruste aussi dans le transport de la denrée. De toutes parts, il est trompé. Et nous avons beau lui crier: « Ne paie pas l'impôt, ne paie pas la rente! » il paie quand même parce qu'il est seul, parce qu'il n'a pas confiance dans ses voisins, les autres petits paysans, propriétaires ou métayers, et n'ose se concerter avec eux. On les tient asservis par la peur et la désunion.

Plus forts contre l'ennemi commun, l'Etat et le Seigneur, sont les paysans associés en *Zadrouga* ou « groupes d'amis », en *mir* ou petit « univers », comme ceux de la Russie ou d'autres pays slaves. Leur propriété collective n'est point divisée en d'innombrables enclos par des haies, des murs et des fossés. Ils n'ont point à se disputer pour savoir si un épi poussé à droite ou à gauche du sillon est bien à eux. Pas d'huissier, pas d'avoué, pas de notaire pour régler leurs affaires avec les camarades. Après la récolte, avant l'époque du nouveau labour, ils se réunissent pour discuter leurs intérêts communs. Le jeune homme qui s'est marié, la famille qui s'est accrue d'un enfant ou chez laquelle est entré un hôte, exposent leur situation nouvelle et prennent une plus large part de l'avoir commun pour satisfaire leurs besoins plus grands. On resserre ou l'on éloigne les distances suivant l'étendue du sol et le nombre des membres, et chacun besogne dans son champ, heureux d'être en paix avec les frères qui travaillent de leur côté sur la terre mesurée aux besoins de tous.

Dans les circonstances urgentes, les camarades s'entraident: Un incendie a dévoré telle cabane, tous s'occupent à la reconstruire; une ravine d'eau a détruit un bout de champ, on en concède un autre au détenteur lésé. Un seul paît les troupeaux de la communauté, et le soir, les brebis, les vaches, savent reprendre le chemin de leur étable sans qu'on les y pousse. La commune est à la fois la propriété de tous et de chacun.

Oui, mais la commune, de même que l'individu, est bien faible si elle reste dans l'isolement. Peut-être n'a-t-elle pas assez de terres pour l'ensemble des participants, et tous doivent souffrir de la faim! Presque toujours elle se trouve en lutte avec un seigneur plus riche qu'elle, qui prétend à la possession de tel ou tel champ, de telle forêt ou de tel terrain de pâture. Elle résiste bien, et si le seigneur était seul, elle aurait bien vite triomphé de l'avidité et insolent personnage; mais le seigneur n'est pas seul, il a pour lui le gouverneur de la province et le chef de la police, pour lui les prêtres et les magistrats, pour lui le gouvernement tout entier avec ses lois et son armée. Au besoin, il dispose du canon pour foudroyer ceux qui lui disputent le sol débaillé. Aussi, la commu-



ne pourrait avoir cent fois raison, elle a toutes les chances pour que les puissants lui donnent tort. Et nous avons beau lui crier, comme à l'impiesable isolé: « Ne cède pas! » elle aussi doit céder, victime de son isolement et de sa faiblesse.

Vous êtes donc bien faibles, vous tous, petits propriétaires, isolés ou associés en communes, vous êtes bien faibles contre tous ceux qui cherchent à vous asservir, accapareurs de terre qui en veulent à votre petit lopin, gouvernants qui cherchent à en prélever tout le produit. Si vous ne savez pas vous unir, vous partagerez bientôt le sort de ces millions et millions d'hommes qui sont déjà dépouillés de tous leurs droits aux semailles et à la récolte et qui vivent dans l'esclavage du salariat, trouvant de l'ouvrage quand des patrons ont intérêt à leur en donner, toujours obligés de mendier sous mille formes, tantôt en demandant humblement d'être embauchés, tantôt même en avançant la main pour implorer une averse pitance. Ceux-ci ont été privés de la terre, et vous pouvez l'être demain. Y a-t-il donc si grande différence entre leur sort et le vôtre? La menace les a déjà atteints; elle vous épargne encore pour un jour ou pour deux. Unissez-vous tous dans votre malheur ou dans votre danger. Défendez ce qui vous reste et reconquerez ce que vous avez perdu.

Sinon votre sort à venir est horrible, car nous sommes dans un âge de science et de méthode, et nos gouvernants, servis par l'armée des chimistes et des professeurs, vous préparent une organisation sociale dans laquelle tout sera réglé comme dans une usine où la machine dirige tout, même les hommes, où ceux-ci sont de simples rouages dont on se défait quand ils se mêlent de raisonner et de vouloir.

C'est ainsi que, dans les solitudes du Grand Ouest Américain, des compagnies de spéculateurs, en forts bons termes avec le gouvernement, — comme le sont tous les riches ou les coquins qui ont la chance de le devenir, — se sont-ils fait concéder des domaines immenses dans les régions fertiles et en font, à coups d'hommes et à coups de capitaux, des usines à céréales. Tel champ de culture a la superficie d'une province. Ce vaste espace est confié à une sorte de général, instruit, expérimenté, bon agriculteur et bon commerçant, habile dans l'art d'évaluer à leur juste valeur la force de rendement des terrains et des muscles. Notre homme s'installe dans une maison commode au centre de sa terre. Il a dans ses hangars cent charrues, cent machines à semer, cent moissonneuses, vingt batteuses; une cinquantaine de wagons traînés par des locomotives vont et viennent incessamment sur des lignes de rails entre les gares du champ et le port le plus voisin dont les embarcadères et les navires lui appartiennent aussi. Un réseau de téléphones va de la maison palatiale à toutes les constructions du domaine; la voix du maître est entendue de partout; il a l'oreille à tous les bruits, le regard à tous les actes: rien ne se fait sans ses ordres et loin de sa surveillance.

(La fin au prochain numéro).

## Pensées au Vent

Il faut le dire, il y a trop de grands hommes dans le monde; il y a trop de législateurs, organisateurs, instituteurs de sociétés, conducteurs de peuples, pères des nations, etc. Trop de gens se placent au-dessus de l'humanité pour la régenter, trop de gens font métier de s'occuper d'elle.

On me dira: Vous vous en occupez bien, vous qui parlez. C'est vrai. Mais on conviendra que c'est dans un sens et à un point de vue bien différents, et si je me mêle aux réformateurs, c'est uniquement pour leur faire lâcher prise.

Je m'en occupe non comme Vaucanson, de son automate, mais comme un physiologiste, de l'organisme humain: pour l'étudier et l'admirer.

Je m'en occupe, dans l'esprit qui animait un voyageur célèbre.

Il arriva au milieu d'une tribu sauvage. Un enfant venait de naître et une foule de devins, de sorciers, d'empiriques l'entouraient, armés d'anneaux, de crochets et de liens. L'un disait: Cet enfant ne flairera jamais le parfum d'un calumet si je ne lui allonge les narines. Un autre: Il sera privé du sens de l'ouïe si je ne lui fais descendre les oreilles jusqu'aux épaules. Un troisième: Il ne verra pas la lumière du soleil si je ne donne à ses yeux une direction oblique. Un quatrième: Il ne se tiendra jamais debout si je ne lui courbe pas les jambes. Un cinquième: Il ne pensera pas si je ne comprime son cerveau. Arrière, dit le voyageur, la Nature fait bien ce qu'elle fait; ne prétendez pas en savoir plus qu'elle, et, puisqu'elle a donné des organes à cette frêle créature, laissez ces organes se développer, se fortifier par l'exercice, le tâtonnement, l'expérience et la Liberté.

La Nature a mis aussi dans l'humanité tout ce qu'il faut pour qu'elle accomplisse ses destinées. Il y a une physiologie sociale, comme il y a une physiologie humaine. Les organes sociaux sont aussi constitués de manière à se développer harmoniquement au grand air de la Liberté. Arrière donc les empiriques et les organisateurs! Arrière leurs anneaux, leurs chaînes, leurs crochets, leurs tenailles! Arrière leurs moyens artificiels! Arrière leur atelier social, leur phalanstère, leur gouvernementalisme, leur centralisation, leurs tarifs, leurs Universités, leur religion d'Etat, leurs banques gratuites ou leurs banques monopolisées, leurs compressions, leurs restrictions, leur moralisation ou leur égalisation par l'impôt! Et puisqu'on a vainement infligé au corps social tant de systèmes, qu'on finisse par où l'on aurait dû commencer, qu'on repousse les systèmes, qu'on mette enfin à l'épreuve la Liberté, — la Liberté, l'Anarchie, qui est un acte de foi en la Nature et son œuvre.

Pour copie non conforme,

X\*\*\*.

## AVIS

### Aux Corporations et Associations Ouvrières

Nous avisons les corporations et associations ouvrières de la capitale et des provinces, que nos colonnes leur sont ouvertes pour tout ce qui concerne la discussion des questions sociales et ce qui a trait à la défense de leurs intérêts.

Nous les invitons également à nous envoyer les convocations de leurs réunions pour qu'elles puissent être insérées.

## DOCUMENTS

... L'avenir immédiat est obscur. Il n'est pas certain qu'il soit assuré à la lumière. La crédulité a de profondes racines. Le socialisme peut amener, par la complicité du catholicisme, un nouveau moyen âge, des barbares, des Eglises, des éclipses de la liberté et de l'individualité, de la civilisation en un mot.

Mais l'avenir ultérieur est sûr. L'avenir, en définitive, ne croira plus au surnaturel; car le surnaturel n'est pas vrai, et tout ce qui n'est pas vrai est condamné à mourir. Rien ne dure que la vérité. Cette pauvre vérité paraît bien abandonnée, servie qu'elle est par une minorité imperceptible! Soyez tranquilles; elle triomphera. Tout ce qui la sert s'ajoute, se conserve comme un capital faible, mais acquis; rien dans son petit trésor ne se perd. Tout ce qui est faux, au contraire, s'écroule. Le faux ne fonde pas, tandis que le petit édifice de la vérité est d'acier et monte toujours.

E. RENAN

(Histoire du peuple d'Israël).

## PETITE CORRESPONDANCE

T. R. — Attendons renseignements plus complets pour nous occuper du fait que vous nous signalez.

## SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR LA PROPAGANDE

A. S. 3 — E. 5 — B. 1 — L. R. 1242  
0.50 — E. C. 1814, 0.50 — L. B. 1752,  
0.50 — D. 1 — G. 1. — Total: 12.50 \$.  
Total à ce jour: 98.10 \$.

## LA LIBERTÉ

se trouve en vente aux kiosques des places Victoria, Monserrat, Lorrea, Libertad, Laval, Viamonte. Constitution et Once de Setiembre, ainsi qu'à la librairie de la rue Esmeralda 673. Le demander également aux crieurs.